

“ Nous vous demandons si vous allez manifester ici la force nationale intérieure nécessaire pour assurer le bonheur de la Patrie ou bien si vous donnerez au monde un nouveau spectacle de décadence.”

KERENSKY.

LA PREMIÈRE JOURNÉE DE LA CONFÉRENCE DE MOSCOU

Un discours de M. Kerensky

Avant de réunir ou même de convoquer l'Assemblée Constituante, dont la préparation exige des délais assez longs, le gouvernement provisoire russe a organisé à Moscou une conférence consultative, où siègent des délégués de tous les groupements politiques, sociaux et professionnels ; la Douma y est représentée, ainsi que les soviets, les zemstvos, les syndicats patronaux et ouvriers, les coopératives rurales, les universités, etc...

Nous ignorons comment la liste considérable de ces 2.000 membres a été dressée ; on prévoit trois ou quatre jours de délibérations ; le gouvernement a spécifié d'avance qu'il ne recevrait, de la réunion, que des avis, et ne se croirait nullement responsable devant elle. Dès le 25 août, beaucoup de délégués étaient arrivés à Moscou ; MM. Kerensky, Nekrassof, Tchernof et Piechkanof, ministres, sont descendus au Kremlin. M. Kerensky se réservera de parler le dernier, afin de résumer les débats, évidemment pour en tirer la morale nationale. En prévision de troubles possibles, de sévères précautions militaires ont été prises.

La situation, en effet, est encore très incertaine ; dans les parties avancées, on observe une méfiance implacable contre les « bourgeois » et certains éléments de l'armée. Les maximalistes craignent que la conférence de Moscou ne prononce la fin de leur règne et dénoncent de prétendus complots contre la révolution. Les cosaques se groupent autour du très populaire généralissime Kornilof, qui est un des leurs, et ils proclament leur intention de pousser vivement la guerre contre l'ennemi du dehors et celui du dedans, s'il le faut. On a beaucoup remarqué une séance préparatoire, où s'entretenaient notamment MM. Rodzianko, Chingareff, Miloukof, Goutchko, le prince Lvov, les généraux Broussiloff et Alexeïev.

Les bruits qui courrent : démission de leurs ministres, généraux ou délégués, renonciation de l'Ukraine à suivre les travaux de la conférence, ne sont pas officiellement confirmés ; retiennent seulement que les querelles civiles ne sont pas apaisées, et que le gouvernement provisoire doit faire appel, sans un instant de répit, à toutes les ressources de son jugement, de sa patience et de son autorité. — H. L.

LE DISCOURS DE M. KERENSKY

Moscou, 25 août. — En ouvrant la grande conférence d'Etat, M. Kerensky, président du Conseil, prononce un discours dans lequel il déclare d'abord que le gouvernement a convoqué à Moscou les citoyens du grand pays libre, non pour des discussions politiques ou des querelles de partis, mais pour leur dire ouvertement et franchement la vérité sur ce qu'attendent la patrie et leur montrer combien elle souffre pour le moment. Le gouvernement l'a fait encore pour qu'aucun citoyen ne puisse, plus tard, dire qu'il ignorait la véritable situation de l'Etat.

M. Kerensky ajoute que toute tentative de profiter de la conférence pour attaquer le pouvoir national révolutionnaire qu'il incarne le gouvernement provisoire serait réprimée impitoyablement par le fer et par le sang. Puis il poursuit :

Ceux qui pensent que le moment est venu de renverser le pouvoir révolutionnaire, de bâtonner, de tromper, et qu'ils prennent garde, car notre autorité s'appuie sur la confiance illimitée du peuple et des millions de soldats qui nous défendent contre l'invasion allemande.

Le ministre flétrit les fuyards de Galicie

Le président du Conseil fait appeler au sentiment du devoir chez tous les Russes et, après avoir évoqué les périls de l'heure présente, continue :

Vous savez tous que le problème qui nous incombe, c'est-à-dire la lutte contre un ennemi puissant, implacable et organisé, demande de grands sacrifices, une grande abnégation, un profond amour de la patrie et l'oubli de nos querelles intérieures. Malheureusement tous ceux qui le peuvent ne veulent pas apporter tout cela sur l'autel de la patrie, ruinée par la guerre, et ils rendent ainsi chaque jour encore plus siége la situation critique du pays.

Dans la vie politique, ce processus de désorganisation est encore plus rapide : il a même poussé certaines nationalités qui peuplent la Russie à chercher leur salut, non dans une étroite union avec la mère-patrie, mais dans des aspirations séparatistes. Enfin, le tout a été couronné par un grand opprobre sur le front où des troupes russes, oubliant leur devoir à l'égard de la patrie, cèdèrent sans coup férir à la poussée ennemie, forçant ainsi pour leur peuple de nouvelles chaînes de despots.

Nous serons implacables, parce que nous sommes persuadés que le pouvoir suprême seul assurera le salut de la patrie ; et c'est pourquoi j'entrerai vigoureusement toute tentative de se servir du malheur national russe ; et, quel que soit l'ultimatum qu'on m'adresse, je saurai le soumettre au pouvoir suprême et à moi, son chef.

Pour copie conforme : D.

L'ŒUVRE

25, Rue Royale (8^e)
TÉLÉPHONE : ÉLYSÉE 43-45 à 43-46
APRÈS 21 HEURES : GUT. 76-83

Directeur

GUSTAVE TÉRY

ABONNEMENTS :
1 an 6 mois 3 mois
Paris 20 fr. 10 fr. 5 fr.
Départ 24 fr. 12 fr. 6 fr.
Etranger 36 fr. 18 fr. 9 fr.

Les cinq batailles

Celle de l'Isonzo et celle de Verdun

Le 8 juin dernier, je montai sur le Sabotino, hauteur qui domine de 600 mètres la rive droite de l'Isonzo, à 6 kilomètres au nord-ouest de Gorizia.

La conquête du Sabotino fut avec celle de cette ville, on se le rappelle, le fruit de la campagne d'été de 1916.

De là, j'apercevais distinctement les pentes de la rive opposée, pentes abruptes, dont le Kuk, le Vodice et le Monte-Santo jalonnaient l'arête devant moi. Le plus méridional de ces sommets, celui qui me faisait directement face, était justement le Monte-Santo. Les murs blancs de son couvent encore debout se déchaînaient nettement au-dessus du sol pelé. Je n'en étais d'ailleurs pas à plus de 2,500 mètres à vol d'oiseau ; mais il dominait de 80 mètres la caverne où je m'étais abrité pour le contempler.

De cette caverne, entaillée dans le rocher, sortait à peine les gueules des dogues monstrueux, canons de 381 et mortiers de 210, braqués dans la direction montagneuse fameuse qui, seule des trois sommets précités, n'avait pu être enlevée par les Italiens lors de l'offensive du mois précédent.

Cependant, la tranchée de pierre où ceux-ci étaient parvenus courrait à deux ou trois cents mètres en dessous ; et, en foulant le rocher, je distinguais, d'antiquités en anfractuosités, le chemin qui aurait à suivre un jour, pour terminer l'escalade, les braves qui l'occupaient.

Un peu vers ma droite et à mes pieds s'étendait Gorizia, éclatante de blancheur sous le soleil qui dardait. Au-dessus, de légers flocons : c'étaient les éclatements des obus austro-chiens tirés justement du Santo, et, plus loin, du San Gabriele et du San Daniele.

Et je pensais que, si rude que fût le chemin considéré, il faudrait bien, pour dégager la gracieuse cité, en venir à donner l'assaut au Santo d'abord, au Gabriele et au Daniele ensuite.

C'est chose accomplie aujourd'hui en ce qui concerne le premier. On nous dit que cet assaut a été puissamment aidé par une attaque débordante venue de Vehr, à six kilomètres au nord, dont les Italiens s'étaient emparés au début de l'offensive actuelle.

La cote 304 et le Monte-Santo ? A la vérité, c'est un gain de quelques centaines de mètres à peine. Or, que peut valoir pareil gain à côté de l'espace restant encore à parcourir par les Italiens pour atteindre Trieste ou Laybach, à nous pour reconquérir notre frontière ?

Les Chinois, nos nouveaux alliés, nous le disent dans un proverbe :

Quand on a dix pas à faire, le premier constitue déjà la moitié du chemin.

Tandis qu'au centre et à l'aile gauche du champ de bataille de Verdun nos progrès ont eu, depuis le commencement des opérations, l'ampleur que l'on connaît, notre aile droite était restée un peu en retard. Elle avait bien avancé, dès le premier jour, une certaine avance vers le bois des Fosses ; elle avait touché, un peu plus à l'est, le bois Le Chaume, mais l'ennemi avait contre-attaqué ; en fin de compte, elle n'avait pas débouché.

Hier, elle s'est mise à l'unisson. Partant du front ferme Mormont-bois des Chambrettes, elle a complètement nettoyé le bois des Fosses, progressé dans le bois Le Chaume et atteint la lisière sud du village de Beaumont.

Il est probable que les Boches tenaient, par exception, beaucoup à ce champ d'entournois, car ils ont contre-attaqué furieusement ; sans aucun succès, d'ailleurs.

Général Verraux

L'essence est pour rien

Le 21 août, à huit heures un quart du matin, le camion deux-tonnes n° 123.303, appartenant à la S. A. P. n° 1, faisait le voyage de la rue Lebrun à la rue Pinel. Comme personnel, il comportait un conducteur, un convoyeur et un homme de peine.

Il s'agissait de transporter à l'atelier de réparation deux pièces pesant ensemble 3 kilos.

Quelques jours auparavant, le camion trois-tonnes n° 100.160 faisait le même voyage, dans les mêmes conditions, pour porter un paquet de liège.

Mais il y a des jours où ces gros camions transportent jusqu'à 50 et même 100 kilos en trois voyages.

LES SUCCÈS ALLIÉS

SUR LE FRONT ITALIEN

Le bilan de huit jours de batailles

20 HEURES

La bataille commence à se révéler par l'ampleur de ses lignes. L'action au nord de GORIZZIA, du 19 août jusqu'à présent, peut se résumer ainsi : les valeureuses troupes de la 2^e armée, après avoir construit quatorze ponts sous le feu de l'ennemi, ont passé l'ISONZO pendant la nuit du 18 au 19, et ont procédé à l'attaque du plateau de BANSIZZA.

Pointant ensuite avec décision sur le front JELENIX-VRH, elles ont entouré les trois lignes offensives ennemis du SEMMER, du KOBILEK et de MADONI, qui s'enchaînaient à cet endroit. Simultanément, elles ont attaqué de front ces mêmes lignes, les rompant malgré la défense acharnée de l'adversaire.

La conquête du MONTE-SANTO a été la conséquence de cette manœuvre hardie. Les troupes de l'armée continuent maintenant à avancer vers la lisière est du plateau de BANSIZZA, poursuivant l'ennemi qui, avec des groupes de mitrailleuses et d'artillerie légère, oppose une vive résistance.

Hier, sur le CARSO, la bataille s'est momentanément arrêtée. De petites progressions effectuées par nous ont contribué à rectifier et à consolider les positions conquises. Des tentatives d'attaques ennemis ont échoué sous nos tirs.

Le chiffre des prisonniers dénombrés jusqu'à présent dans nos camps de concentration s'élève à environ 600 officiers et 23.000 hommes de troupes. Le nombre des canons pris à l'ennemi s'élève à 75, dont 2 mortiers de 305 et de nombreuses pièces de moyen calibre.

En outre, nous avons capturé un grand nombre de chevaux, un aéronaute intact, une grande quantité de bombes et de mitrailleuses et toute sorte de matériel, y compris plusieurs tracteurs automobiles chargés de munitions.

Les difficultés énormes du ravitaillement de nos troupes à travers une zone sans routes sont en partie surmontées grâce aux dépôts importants abandonnés par l'ennemi en retraite.

SUR UN FRONT DE SEIZE CENTS MÈTRES LES TROUPES BRITANNIQUES ENLÈVENT LES POSITIONS ENNEMIES

21 HEURES 10

Nous avons attaqué et enlevé, au début de la matinée, les positions ennemis sur un front de plus de seize cents mètres à l'est d'HARGICOURT. Nos troupes ont pénétré jusqu'à huit cents mètres en profondeur, prenant d'assaut les organisations défensives de la ferme de COLOGNE et de la ferme de MALAKOFF, et se sont établies sur le terrain conquis. Cent trente-six prisonniers sont tombés entre nos mains au cours de cette opération.

L'ennemi a, ce matin, à la faveur d'un violent bombardement, lancé une attaque vers la route d'YPRÉS à MENIN. Procédant à des jets de liquides enflammés, il a réussi à occuper un moment la corne nord-ouest du bois d'INVERNESS. Notre contre-attaque l'a aussitôt rejeté, et notre position est actuellement stable.

Une opération de détail exécutée ce matin au sud-est de SAINT-JULIEN nous a permis d'avancer légèrement notre ligne.

Cette nuit, à la faveur d'un violent bombardement, l'ennemi a repris le poste enlevé par nous dans la nuit du 24 au 25, à l'ouest du ruisseau de GELEIDE (sud-ouest de LOMBAERTZYDE).

Recrue de l'activité d'artillerie allemande, aujourd'hui, dans le secteur de NIEUPORT.

En Espagne

L'AGONIE d'une révolution

des partis dont les efforts violents sont d'avance, voués à l'échec.

Il n'y a pas, en Espagne, un parti susceptible de faire une révolution. Tout le monde en parle. Personne ne sait qui voudrait la tenter. L'Espagnol est individualiste, il n'a aucun sens de l'effort en commun. Et quand le gouvernement de M. Dato a, dès les premiers jours, déclaré que le mouvement déchaîné était d'origine anarchiste, il disait vrai. Seuls, les anarchistes peuvent, là-bas, passer de la parole aux actes. Ils le font, chacun de son côté, sans aucune coordination et entraînent avec eux dans les grands centres industriels quelques ouvriers qui, au bout de quelque temps, comprennent la vanité d'une guerre de guerillas contre des armées organisées, cessent la lutte ou se font tuer, très nombreux.

Guerillas, tant que l'on veut ; mouvement révolutionnaire organisé, non. L'Espagne de 1808 fut incapable de former une armée contre les troupes de Napoléon. L'Espagne de 1917 n'est pas plus apte à former un grand parti populaire d'opposition qui puisse lutter contre le pouvoir.

LE COMMANDEMENT de la mer

quel est, des deux groupes de belligérants, celui qui possède le commandement de la mer ?

Les avis se partagent en deux camps nettement opposés.

Un prétend que les Alliés sont effectivement maîtres de la mer puisque leurs navires de commerce parviennent à les ravitailler, tandis que les Empires centraux, réduits à la portion congrue, ne peuvent pas faire sortir des ports un seul des leurs.

L'autre camp estime que le commandement de la mer appartient à nos ennemis dont la flotte sous-marine règne en maîtresse au large et bloque nos navires de combat dans leurs abris.

En d'autres termes, les uns accordent la maîtrise de la mer aux flottes de ligne, tandis que les autres, sans affirmer encore que le sous-marin possède cette maîtrise, perçoivent, disent-ils, la très prochaine supplantation du cuirassé par le sous-marin.

L'avenir éclairera-t-il bientôt la question ?

A l'heure actuelle, la vérité n'appartient ni à l'un ni à l'autre camp. Elle est, si l'on peut dire, dépendante des circonstances. Or celles-ci peuvent, du jour au lendemain, confirmer aussi bien l'une que l'autre opinion sans que la solution ait un caractère définitif. Ex- pliquons-nous :

Si l'état de fait actuel se prolonge, c'est-à-dire si notre ravitaillement reste suffisamment assuré, les flottes allemandes demeurant bloquées et les flottes de guerre alliées restant abritées dans leurs rades, rien ne départera les deux camps antagonistes.

Si, comme cela peut être à craindre jusqu'à un certain point, les Alliés (trop absorbés par les mesures relatives à la défense côtière) ne peuvent produire l'effort que réclament, d'une part la construction de cargos, d'autre part celle de « chasseurs » de haute mer, et si, par voie de conséquence, le déchet de tonnage réduit notre ravitaillement au-dessous du minimum indispensable, le camp favorable au sous-marin s'estimera fondé à proclamer la déchéance des flottes de guerre de surface.

Dans cette occurrence, les partisans de ces dernières auront, espérons-le, la sagesse de conserver leur foi car l'avenir, plus ou moins proche, apportera l'antidote actuellement en gestation. Il ne paraît, en effet, pas douteux, pensent les meilleurs compétents, que l'on parvienne tôt ou tard à créer l'appareil qui décelera d'assez loin l'approche et la direction d'un sous-marin, nayquant immédiatement. Cet appareil permettra soit de l'éviter, soit de le poursuivre. Il sera ainsi possible aux « chasseurs » de rechercher, trouver, suivre et détruire le sous-marin. Celui-ci aura alors vécu : il ne laissera d'autre souvenir que d'avoir été l'instrument ayant le mieux servi l'inhumanité germanique.

Nous ne croyons pas que le sous-marin commercial dont la presse a parlé lui survive, car il est à tous égards inférieur au bâtiment de surface :

1^o Comme cargo. Parce qu'il ne transporte que 25 pour cent de son poids total, tandis que le cargo de surface en transporte 65 pour cent. Ses formes appropriées à la navigation sous-marine

empêchent de le munir de grues, masts de charge, nécessaires aux opérations de chargement et de déchargement que possède tout cargo de surface ;

2^o Comme paquebot. Parce que le sous-marin manque de confortable à tous égards et ne se prête à l'installation d'aucun des agréments qui, sur le navire de surface, font le charme des traversées. Le sous-marin est presque constamment recouvert par les lames ;

3^o Au point de vue sécurité. Il offre beaucoup moins de garanties qu'un bâtiment de surface ; celui-ci possède une réserve de flottabilité bien plus grande que celle du sous-marin ; un bâtiment de surface peut être muni d'engins de sauvetage en nombre presque illimité, tandis que le sous-marin n'en peut recevoir à peu près aucun ;

4^o Au point de vue vitesse. On connaît très bien qu'un sous-marin, moins défendu contre la mer qu'un bâtiment de surface et devant, d'autre part, prélever sur sa puissance totale l'énergie nécessaire aux opérations de plongée, soit sensiblement moins apte à faire de la vitesse.

Mais, objecte-t-on, un sous-marin commercial ne sera, une fois en temps de paix, jamais obligé de plonger, il pourra donc consacrer toute son énergie à sa propulsion. « Le cas échéant, son aptitude à naviguer en plongée profonde lui permettra de s'abriter des fortes tempêtes et de continuer de faire route. »

A notre avis, l'emploi du sous-marin ne se justifie qu'autant qu'il demeure l'arme de surprise qu'il est encore aujourd'hui. Sa vie, comme nous venons de le dire, est limitée à la mise en service de son « antidote », c'est-à-dire de l'instrument qui doit dévoiler sa présence et sa position pendant son immersion avant qu'il se soit approché à distance dangereuse.

¶

Le jour où, par hypothèse, le bâtiment de combat de surface sera victorieux du sous-marin, aura-t-il reconquis la maîtrise indiscutable des mers ?

Un autre ennemi surgit et grandit formidablement ; la limite de ses possibilités ne se perçoit pas encore ; il appartient à l'aéronautique.

Après avoir concouru à la suppression du sous-marin, l'appareil volant ne mettra-t-il pas à son tour les flottes de combat en échec ?

Un Capitaine de Vaisseau

En vente à L'ŒUVRE :

Jaurès (nouvelle édition), par Gustave Téry	3 50
L'Armée des Camions, par Georges Rozer (illustrations de Hautot)	0 60
Les Mémoires d'un Rat, par Pierre Chaine (illustrations de Hautot)	0 95
Envoi franco contre mandat-poste.	

Nous prions nos abonnés de vouloir bien, pour chaque changement d'adresse, nous envoyer l'une des dernières bandes de leur journal, en l'accompagnant de 0 fr. 50 en timbres-poste.

Ce ne sont pas des contes

Le verre de lampe

Dans cet hôpital bénévole traînaient des malades incurables ; non pas très malades, à la vérité, mais atteints de maux d'estomac mystérieux, de bronchites récalcitrantes, d'entérites tenaces ; des malades que les majors n'osent pas présenter au conseil de réforme, qui les auraient renvoyés à l'hôpital, mais, cependant, incapables de tout service utile, et qui attendaient sans fièvre l'heure où ils retrouveraient leur liberté. Ils passaient leurs heures d'après-midi au soleil, le long de la petite rivière qui moussait d'impatience en sautant des cailloux ; le soir, malgré tous les ordres possibles, ils prolongeaient la veillée autour de la lampe à pétrole, en faisant d'interminables parties de cartes.

Aussi bien n'avaient-ils pas sommeil, puisqu'ils étaient obligés, le matin, de faire la grasse matinée en attendant la visite d'un major qui, par acquit de conscience, les auscultait tous les jours à seule fin de bien montrer qu'il ne désespérait pas tout à fait de les guérir.

L'officier gestionnaire de l'hôpital de cette petite ville fermait les yeux sur les atteintes au règlement ; du moment qu'ils ne rentraient pas le soir avec un coup de « pinard », ou qu'ils ne sortaient pas la nuit, — et pourquoi, grand Dieu, seraient-ils sortis ? — il supportait les menues infractions, protestait une ou deux fois par semaine pour une consommation exagérée de pétrole, déclarait qu'il finirait par se fâcher, et le caporal-infirmier, pendant deux ou trois jours, gourmandait l'infirmière qui les laissait jouer trop tard ; pour lui, il avait depuis longtemps pris le parti d'aller coucher en ville et n'allait pas compliquer son existence pour voir si, à neuf heures, les chambres étaient rigoureusement plongées dans l'obscurité.

¶

Mais les meilleures choses ont une fin. Pour une erreur dans ses paperasses, l'officier gestionnaire fut expédié du jour au lendemain dans une ambulance de l'armée d'Orient, et immédiatement remplacé par un sous-officier monté en graine, parvenu à deux galons on ne sait trop pourquoi, et qui, inapte à faire campagne, avait été nommé dans cette formation de tout repos où le travail était à la hauteur de ses capacités.

Dès le premier jour, les hospitalisés se rendirent compte qu'ils avaient connu d'abord les meilleures heures, et que leur situation si peu militaire allait s'aggraver d'une discipline plus stricte. Il fallut des permissions en règle, signées et contre-signées, pour s'aller promener, par petits groupes sur les bords du ruisseau. Deux malades, attablés devant une bouteille de vin blanc, étaient rentrés à l'hôpital avec quinze jours de privation de sortie et la menace d'être évacués sans commentaires à la première incartade. Le caporal avait été contraint, sous peine des pires châtiments, de renoncer à ses sorties nocturnes ; quant aux pensionnaires, ils avaient été avisés par la « décision » que ceux qu'on prendrait en train de jouer aux cartes après neuf heures seraient renvoyés dès le lendemain dans des dépôts de convalescents sévères, afin qu'ils sachent bien, d'après les termes mêmes du rapport, qu'ils n'étaient pas en traitement, aux frais de l'Etat, pour pratiquer les jeux de hasard.

Pendant une semaine, une véritable triste

pesa sur le petit hôpital si tranquille, mais la malice des soldats est généralement en rapport avec la rigueur des chefs, et l'on trouva des tempérances pour arriver à ne pas trop « s'en faire », en dépit du nouveau maître menaçant. Au lieu de s'abreuver sous les tonnelles, au bord des chemins, les hommes se blottirent dans de malodorantes arrière-boutiques pleines de mouches ; le caporal fit coucher dans son lit un malade qui lui ressemblait assez pour donner le change au cas d'une enquête superficielle ; enfin, Costiseau qui était vannier tortilla une espèce de paravent pour, le soir, dissimuler la lampe, ce qui empêchait, du dehors, d'y voir rien du tout. En vain l'infirmière supplia ses malades de se méfier, d'être prudents ; ils répondirent à l'unanimité qu'il ne fallait pas s'en faire, et que des types comme eux, revenus du front, n'allait pas se plier à toutes les exigences d'un officier qui roulaient des yeux terribles mais ne les épatait pas pour si peu.

¶

Il y a des supérieurs qui ont le goût de voir si leurs ordres sont exécutés à la lettre. Tel était celui-là ; il trainait en ville, l'après-midi, pour surprendre à la sortie des caboulots les imprudents qui ne prenaient pas assez de précautions, ou bien il entraînait par les champs et les jardins dans des auberges d'où sortaient en vitesse deux ou trois gaillards dont il ne savait pas encore les noms. Déjà dans ses poursuites sans résultat, il sembla disposé à désarmer et la vie reprit son petit train jusqu'au soir où l'infirmière, affolée, entra à neuf heures et demie dans une chambre en criant :

— Le voilà !

— Et puis, après ! dit un chasseur qui avait du sang-froid.

Il souffla la lampe ; les hommes se glissèrent dans leurs lits, et l'infirmière jeta le petit écran de vannerie dans la corbeille à pain avant de se glisser dans le couloir obscur où le terrible gestionnaire, dans l'obscurité, faisait un potin de tous les diables.

— Qui est-ce qui est là ? cria-t-elle.

— C'est moi... Vous ne me reconnaîtrez pas ? Il fait noir comme dans un four.

— Dame, répondit-elle avec ingénuité, à cette heure-ci, tout est éteint.

— Oui, par hasard !

Il ouvrit une chambre : des ronflements et des soupirs lui firent supposer que le plus grand repos régnait ; une autre...

puis la troisième... Malheureusement, l'infirmière, trop pressée, avait laissé le banc au milieu de la porte : le gestionnaire s'y accrocha les jambes, poussa un juron, si bien qu'un soldat qui n'avait pas l'esprit de circonstance laissa fuser un éclat de rire intempestif.

— Il y en a un qui se f... de moi, là-dedans ! Je vais lui apprendre...

Il fouilla dans sa poche pour chercher des allumettes, en frotta une et saisit le verre de lampe : un hurlement déchira le silence :

— Bon sang de bon sang de sacré bon sang !

Il avait laissé la peau de sa main au contact du cristal brûlant.

Evidemment, l'histoire finit très mal ; il fallut bien rallumer, mettre de l'acide picrique sur les doigts de la victime qui blasphéma comme un enrager et réclama le caporal, malheureusement ailleurs.

Ce fut lui qui paya le plus cher : quinze jours de prison, renvoyé à son corps, — que sais-je ? Quant aux loustics de la chambre trois (« Mes gaillards, vous allez voir un peu si on se paie ma figure ! ») ils furent renvoyés dans un dépôt de convalescents, où ils s'aperçurent qu'après tout la vie n'était pas plus désagréable la qu'ailleurs, — n'eurent-ils pas, pendant huit jours, le plus vif succès en racontant l'histoire du verre de lampe et de l'officier gestionnaire à des soldats qui hochaien la tête et répétaient :

— Ça, on peut dire que vous avez dû rigoler !

Lidoire Margia

La répartition des forces allemandes

Les renseignements recueillis par notre état-major permettent d'établir que, depuis le début de l'offensive des armées austro-allemandes en Galicie et en Bucovine, les Allemands ont prélevé 9 divisions sur le front occidental pour les envoyer sur le front oriental. Quelques-unes le furent assez récemment. Ce qui permettrait de déduire — si l'on ne possédait pas d'autres certitudes, ce qui n'est pas le cas — que la résistance des Russes-Roumains n'est pas tellement négligeable puisqu'elle oblige les Allemands à mobiliser contre elle plus de cent mille hommes de troupes éprouvées.

Le décompte général des forces allemandes répartit ainsi leurs divisions sur les différents fronts :

146 divisions sur le front franco-britannique ; 91 divisions sur le front russe-roumain ; 1 division sur le front de Macédoine.

On trouve L'ŒUVRE chez tous les marchands de journaux.

Pourtant on ne la trouve pas toujours en quantité suffisante, la crise du papier nous obligeant à réduire notre tirage.

Mais on est sûr de trouver L'ŒUVRE chez soi tous les matins en remplissant la formule suivante :

Je soussigné
Demeurant à
Déclare m'abonner pour un an pour six mois à L'ŒUVRE

Signature.

Il suffit de remplir ce coupon et de l'envoyer, accompagné d'un mandat de 24 francs (ou de 12 francs pour 6 mois) à l'administrateur de L'ŒUVRE, 25, rue Royale, Paris.

Alors disparaîtra un cauchemar, et, seul, restera, dominera le souvenir des grands sauvenus dus à la T. S. F. Ils sont nombreux déjà, les marins, les passagers « perdus en mer », comme dit l'Anglais de la mer, de Léon Durocher, et qui durent leur salut au S. O. S., signal de détresse de la T. S. F. Le Titanic, notamment, de récente mémoire, à si beaux courages américains (que nous retrouvons avec nous, à l'heure présente), est encore si inscrit dans nos esprits qu'il est inutile d'insister. Il faut que la T. S. F. ne soit plus, et qu'on le sache bien, qu'une œuvre de vie, de progrès, d'humanité. Cela est possible par quelques précautions sans doute, cela doit être, cela sera !

Les Américains et nous

De G. de Pawlowski dans Automobile, le splendide organe de l'Automobile aux Armées :

Les Américains arrivent en France comme des athlètes qui, après avoir couru un cent-dix-mètres haies, pénétreraient brusquement dans les salles silencieuses du musée Carnavalet. Ils s'attendaient à trouver un pays bouleversé par le plus effroyable cataclysme de l'Histoire et ils débarquent dans des villes paisibles ou des fondations timorées leur déclarent... qu'ils ont le numéro 22 quand ils veulent téléphoner. Les Américains ne protestent pas : sans bruit, dès le lendemain, ils font poser un fil spécial, et tout est dit.

Dernièrement encore, ils se sont enquis du nombre de voies qui desservent un port de l'Atlantique.

— Deux, Monsieur, a répondu triomphalement l'employé. Voilà déjà trois ans que nous avons la double voie, une montante, une descendante.

— Bien, répondit l'Américain, il en faut droit tout de suite quatre.

— Mais le matériel, les rails... ?

— Nous apportons avec nous. Les Américains sont pleins de respect pour la France et les Français, de leur côté, ne savent qu'imager pour leur faire plaisir.

Depuis un mois, dans une ville de la côte, on préparait une caserne pour recevoir les soldats américains. Le commandant de la place avait requisitionné des centaines d'hommes pour faire de cette caserne un palais militaire éblouissant : murs repeints à la chaux, plinthes passées au coûteau, plan-

chers vernis au cul de bouteille, sable jaune dans la cour, sciure de bois dans les communs, jamais la propreté militaire n'avait dépensé autant d'ingéniosité pour éblouir nos hôtes. Et les autorités guettaient avec joie l'émerveillement des Américains lorsqu'ils arriveraient.

Le colonel américain fut, en effet, fort satisfait. Il considéra les vastes proportions de l'édifice, sa belle situation, et dit simplement :

— Oh ! oui, ce sera véritablement très bien, quand ce sera nettoyé...

Derrière heure

LA CRISE PARLEMENTAIRE ALLEMANDE

LA COMPOSITION du Conseil d'Empire

Zurich, 25 août. — On télégraphie de Berlin que les sept représentants du Reichstag désignés pour faire partie du nouveau Conseil d'Empire de quatorze membres seront les députés suivants : MM. Fehrenbach et Erzberger du parti du Centre ; MM. Scheidemann et Ebert, socialistes majoritaires ; MM. von Payer, progressiste ; le comte Westarp, conservateur, et M. Stresemann, national-libéral.

Il convient spécialement de remarquer que le nombre des représentants du Reichstag à la nouvelle commission a été fixé à sept, bien que l'assemblée compte neuf partis. Les deux partis dont les représentants sont exclus de la commission des quatorze sont les partis socialiste minoritaire et polo-nais.

Le "Régime Michaelis" et l'opinion allemande

Bâle, 26 août. — Dans le journal hebdomadaire *Die Hilfe*, M. Frédéric Naumann, l'apôtre du *Mittel-Europa*, et l'un des chefs du parti démocratique, discute en ces termes le "régime Michaelis".

Un fait indéniable est que presque toutes les classes de notre peuple ont le sentiment croissant de vivre dans un Etat de construction archaïque. Les hommes qui ont à décider de la paix ou de la guerre sont changés comme des employés de chemins de fer ; c'est pourquoi nous pouvons nous demander pourquoi soudainement, depuis un mois, c'est Michaelis l'homme en qui nous devons avoir confiance. Le fait qu'il soit apparu ainsi sur la scène politique, sans accord préliminaire avec les représentants du peuple, est quelque chose d'inouï au milieu de la guerre. La monarchie flatte le peuple et s'en sort, mais elle ne l'écoute jamais. La monarchie donne au peuple un caractère impérial de la même façon qu'elle envoie un gouverneur dans les colonies avec l'ordre : "Va et gouverne !" Comme si gouverner consistait en une activité isolée dont chacun est capable, sans aucun rapport de bonne volonté avec les gouvernés. La tâche du nouveau venu aurait été considérablement plus facile s'il nous était apparu moins vacuoleusement et non comme un pré-sent qu'on nous aurait fait d'en haut.

Plus loin M. Naumann déclare ne pas croire à l'énergie du nouveau chancelier.

Il craint évidemment que dans ces circonsances son "Europe centrale" ne se réalise pas. Aussi s'exprime-t-il en ces termes au sujet des futures négociations de paix :

Quels sont donc les hommes qu'enverra au congrès de la paix le nouveau chancelier ?

Même si nous partons de ce point qu'il n'ira pas lui-même et y enverra MM. Heffterich et von Kuhlmann, c'est toujours lui, le chancelier impérial, qui, d'après la Constitution, reste responsable. Aussi bien le peuple est-il étonné et sans doute aussi horrifié qu'une aussi lourde responsabilité soit placée sur les épaules d'un homme que personne n'a tenu jusqu'ici pour un connaisseur en fait de politique étrangère.

A la suite du récent incident, le *Vorwärts* est amené à prévoir une incompatibilité absolue entre M. Michaelis et le Reichstag, incompatibilité qui aboutira à une retraite plus ou moins prompte du chancelier.

Berne, 26 août. — Le discours du chancelier à la Commission du budget ne satisfait pas la *Deutsche Tages Zeitung*, qui publie un article intitulé : "La pression sur le chancelier".

La *Deutsche Tages Zeitung* s'oppose à l'avance à ce que les pouvoirs des partis majoritaires soient augmentés ; elle conseille à ces partis de ne pas trop mettre en avant la légende de leur union et dit :

En insistant sur leur union, dans le but de rendre le chancelier docile à leur thèse, les partis majoritaires pourraient bien condamner d'avance leur tentative à un échec.

Convocation du Reichsrat autrichien

Zurich, 26 août. — Les travaux préparatoires pour la prochaine session du Reichsrat autrichien vont commencer. La semaine prochaine, les commissions du commerce, de l'économie de guerre, de la politique sociale, de l'alimentation, des services sanitaires et de la prévoyance sociale vont se réunir.

Les premiers jours de la semaine prochaine, en même temps, le président Seidler va réunir tous les chefs des offices de l'alimentation pour leur faire un rapport sur la situation alimentaire.

L'AMÉRIQUE ET LA GUERRE

Une commission d'achats aux Etats-Unis

New-York, 26 août. — Le département de la trésorerie publie une note officielle suivant laquelle des arrangements définitifs ont été signés par le secrétaire de la trésorerie, au nom des Etats-Unis, avec les représentants de l'Angleterre, de la France et de la Russie, en vue de la création d'une commission dont le siège sera à Washington. Elle sera chargée de tous les achats faits par les gouvernements alliés aux Etats-Unis.

On pense que ces arrangements auront pour effet de permettre une utilisation plus efficace des ressources des Etats-Unis et des gouvernements étrangers pour la poursuite de la guerre.

La commission commencera à fonctionner immédiatement. Tous les programmes d'achats vont lui être soumis ; elle les examinera et ils seront mis à exécution sous sa direction.

L'Argentine près de la décision

Buenos-Aires, 25 août. — Le gouvernement a déclaré ce soir qu'il n'avait pas encore reçu de réponse de l'Allemagne au sujet du *Toro*. Le gouvernement argentin a décidé de terminer cette question à bref délai.

LA NOUVELLE RUSSIE LES COSAQUES acclament Kornilof

Petrograd, 26 août. — A la suite d'un article dans lequel la *Izvestia*, organe officiel du Soviet, a annoncé le prochain remplacement du généralissime Kornilof, le conseil des troupes cosaques vient de voter une motion conçue en ces termes :

Le Soviet n'a pas le droit de s'immiscer dans l'œuvre de réorganisation de l'armée entreprise par le généralissime Kornilof ;

Il convient spécialement de remarquer que le nombre des représentants du Reichstag à la nouvelle commission a été fixé à sept, bien que l'assemblée compte neuf partis. Les deux partis dont les représentants sont exclus de la commission des quatorze sont les partis socialiste minoritaire et polo-nais.

Le "Régime Michaelis" et l'opinion allemande

Bâle, 26 août. — Dans le journal hebdomadaire *Die Hilfe*, M. Frédéric Naumann, l'apôtre du *Mittel-Europa*, et l'un des chefs du parti démocratique, discute en ces termes le "régime Michaelis".

Un fait indéniable est que presque toutes les classes de notre peuple ont le sentiment croissant de vivre dans un Etat de construction archaïque. Les hommes qui ont à décider de la paix ou de la guerre sont changés comme des employés de chemins de fer ; c'est pourquoi nous pouvons nous demander pourquoi soudainement, depuis un mois, c'est Michaelis l'homme en qui nous devons avoir confiance. Le fait qu'il soit apparu ainsi sur la scène politique, sans accord préliminaire avec les représentants du peuple, est quelque chose d'inouï au milieu de la guerre. La monarchie flatte le peuple et s'en sort, mais elle ne l'écoute jamais. La monarchie donne au peuple un caractère impérial de la même façon qu'elle envoie un gouverneur dans les colonies avec l'ordre : "Va et gouverne !" Comme si gouverner consistait en une activité isolée dont chacun est capable, sans aucun rapport de bonne volonté avec les gouvernés. La tâche du nouveau venu aurait été considérablement plus facile s'il nous était apparu moins vacuoleusement et non comme un présent qu'on nous aurait fait d'en haut.

Plus loin M. Naumann déclare ne pas croire à l'énergie du nouveau chancelier.

Il craint évidemment que dans ces circonsances son "Europe centrale" ne se réalise pas. Aussi s'exprime-t-il en ces termes au sujet des futures négociations de paix :

Quels sont donc les hommes qu'enverra au congrès de la paix le nouveau chancelier ?

Même si nous partons de ce point qu'il n'ira pas lui-même et y enverra MM. Heffterich et von Kuhlmann, c'est toujours lui, le chancelier impérial, qui, d'après la Constitution, reste responsable. Aussi bien le peuple est-il étonné et sans doute aussi horrifié qu'une aussi lourde responsabilité soit placée sur les épaules d'un homme que personne n'a tenu jusqu'ici pour un connaisseur en fait de politique étrangère.

A la suite du récent incident, le *Vorwärts* est amené à prévoir une incompatibilité absolue entre M. Michaelis et le Reichstag, incompatibilité qui aboutira à une retraite plus ou moins prompte du chancelier.

Berne, 26 août. — Le discours du chancelier à la Commission du budget ne satisfait pas la *Deutsche Tages Zeitung*, qui publie un article intitulé : "La pression sur le chancelier".

La *Deutsche Tages Zeitung* s'oppose à l'avance à ce que les pouvoirs des partis majoritaires soient augmentés ; elle conseille à ces partis de ne pas trop mettre en avant la légende de leur union et dit :

En insistant sur leur union, dans le but de rendre le chancelier docile à leur thèse, les partis majoritaires pourraient bien condamner d'avance leur tentative à un échec.

Convocation du Reichsrat autrichien

Zurich, 26 août. — Les travaux préparatoires pour la prochaine session du Reichsrat autrichien vont commencer. La semaine prochaine, les commissions du commerce, de l'économie de guerre, de la politique sociale, de l'alimentation, des services sanitaires et de la prévoyance sociale vont se réunir.

Les premiers jours de la semaine prochaine, en même temps, le président Seidler va réunir tous les chefs des offices de l'alimentation pour leur faire un rapport sur la situation alimentaire.

Le "Régime Michaelis" et l'opinion allemande

Bâle, 26 août. — Dans le journal hebdomadaire *Die Hilfe*, M. Frédéric Naumann, l'apôtre du *Mittel-Europa*, et l'un des chefs du parti démocratique, discute en ces termes le "régime Michaelis".

Un fait indéniable est que presque toutes les classes de notre peuple ont le sentiment croissant de vivre dans un Etat de construction archaïque. Les hommes qui ont à décider de la paix ou de la guerre sont changés comme des employés de chemins de fer ; c'est pourquoi nous pouvons nous demander pourquoi soudainement, depuis un mois, c'est Michaelis l'homme en qui nous devons avoir confiance. Le fait qu'il soit apparu ainsi sur la scène politique, sans accord préliminaire avec les représentants du peuple, est quelque chose d'inouï au milieu de la guerre. La monarchie flatte le peuple et s'en sort, mais elle ne l'écoute jamais. La monarchie donne au peuple un caractère impérial de la même façon qu'elle envoie un gouverneur dans les colonies avec l'ordre : "Va et gouverne !" Comme si gouverner consistait en une activité isolée dont chacun est capable, sans aucun rapport de bonne volonté avec les gouvernés. La tâche du nouveau venu aurait été considérablement plus facile s'il nous était apparu moins vacuoleusement et non comme un présent qu'on nous aurait fait d'en haut.

Plus loin M. Naumann déclare ne pas croire à l'énergie du nouveau chancelier.

Il craint évidemment que dans ces circonsances son "Europe centrale" ne se réalise pas. Aussi s'exprime-t-il en ces termes au sujet des futures négociations de paix :

Quels sont donc les hommes qu'enverra au congrès de la paix le nouveau chancelier ?

Même si nous partons de ce point qu'il n'ira pas lui-même et y enverra MM. Heffterich et von Kuhlmann, c'est toujours lui, le chancelier impérial, qui, d'après la Constitution, reste responsable. Aussi bien le peuple est-il étonné et sans doute aussi horrifié qu'une aussi lourde responsabilité soit placée sur les épaules d'un homme que personne n'a tenu jusqu'ici pour un connaisseur en fait de politique étrangère.

A la suite du récent incident, le *Vorwärts* est amené à prévoir une incompatibilité absolue entre M. Michaelis et le Reichstag, incompatibilité qui aboutira à une retraite plus ou moins prompte du chancelier.

Berne, 26 août. — Le discours du chancelier à la Commission du budget ne satisfait pas la *Deutsche Tages Zeitung*, qui publie un article intitulé : "La pression sur le chancelier".

La *Deutsche Tages Zeitung* s'oppose à l'avance à ce que les pouvoirs des partis majoritaires soient augmentés ; elle conseille à ces partis de ne pas trop mettre en avant la légende de leur union et dit :

En insistant sur leur union, dans le but de rendre le chancelier docile à leur thèse, les partis majoritaires pourraient bien condamner d'avance leur tentative à un échec.

Convocation du Reichsrat autrichien

Zurich, 26 août. — Les travaux préparatoires pour la prochaine session du Reichsrat autrichien vont commencer. La semaine prochaine, les commissions du commerce, de l'économie de guerre, de la politique sociale, de l'alimentation, des services sanitaires et de la prévoyance sociale vont se réunir.

Les premiers jours de la semaine prochaine, en même temps, le président Seidler va réunir tous les chefs des offices de l'alimentation pour leur faire un rapport sur la situation alimentaire.

Le "Régime Michaelis" et l'opinion allemande

Bâle, 26 août. — Dans le journal hebdomadaire *Die Hilfe*, M. Frédéric Naumann, l'apôtre du *Mittel-Europa*, et l'un des chefs du parti démocratique, discute en ces termes le "régime Michaelis".

Un fait indéniable est que presque toutes les classes de notre peuple ont le sentiment croissant de vivre dans un Etat de construction archaïque. Les hommes qui ont à décider de la paix ou de la guerre sont changés comme des employés de chemins de fer ; c'est pourquoi nous pouvons nous demander pourquoi soudainement, depuis un mois, c'est Michaelis l'homme en qui nous devons avoir confiance. Le fait qu'il soit apparu ainsi sur la scène politique, sans accord préliminaire avec les représentants du peuple, est quelque chose d'inouï au milieu de la guerre. La monarchie flatte le peuple et s'en sort, mais elle ne l'écoute jamais. La monarchie donne au peuple un caractère impérial de la même façon qu'elle envoie un gouverneur dans les colonies avec l'ordre : "Va et gouverne !" Comme si gouverner consistait en une activité isolée dont chacun est capable, sans aucun rapport de bonne volonté avec les gouvernés. La tâche du nouveau venu aurait été considérablement plus facile s'il nous était apparu moins vacuoleusement et non comme un présent qu'on nous aurait fait d'en haut.

Plus loin M. Naumann déclare ne pas croire à l'énergie du nouveau chancelier.

Il craint évidemment que dans ces circonsances son "Europe centrale" ne se réalise pas. Aussi s'exprime-t-il en ces termes au sujet des futures négociations de paix :

Quels sont donc les hommes qu'enverra au congrès de la paix le nouveau chancelier ?

Même si nous partons de ce point qu'il n'ira pas lui-même et y enverra MM. Heffterich et von Kuhlmann, c'est toujours lui, le chancelier impérial, qui, d'après la Constitution, reste responsable. Aussi bien le peuple est-il étonné et sans doute aussi horrifié qu'une aussi lourde responsabilité soit placée sur les épaules d'un homme que personne n'a tenu jusqu'ici pour un connaisseur en fait de politique étrangère.

A la suite du récent incident, le *Vorwärts* est amené à prévoir une incompatibilité absolue entre M. Michaelis et le Reichstag, incompatibilité qui aboutira à une retraite plus ou moins prompte du chancelier.

Berne, 26 août. — Le discours du chancelier à la Commission du budget ne satisfait pas la *Deutsche Tages Zeitung*, qui publie un article intitulé : "La pression sur le chancelier".

La *Deutsche Tages Zeitung* s'oppose à l'avance à ce que les pouvoirs des partis majoritaires soient augmentés ; elle conseille à ces partis de ne pas trop mettre en avant la légende de leur union et dit :

En insistant sur leur union, dans le but de rendre le chancelier docile à leur thèse, les partis majoritaires pourraient bien condamner d'avance leur tentative à un échec.

Convocation du Reichsrat autrichien

Zurich, 26 août. — Les travaux préparatoires pour la prochaine session du Reichsrat autrichien vont commencer. La semaine prochaine, les commissions du commerce, de l'économie de guerre, de la politique sociale, de l'alimentation, des services sanitaires et de la prévoyance sociale vont se réunir.

Les premiers jours de la semaine prochaine, en même temps, le président Seidler va réunir tous les chefs des offices de l'alimentation pour leur faire un rapport sur la situation alimentaire.

Le "Régime Michaelis" et l'opinion allemande

Bâle, 26 août. — Dans le journal hebdomadaire *Die Hilfe*, M. Frédéric Naumann, l'apôtre du *Mittel-Europa*, et l'un des chefs du parti démocratique, discute en ces termes le "régime Michaelis".

Un fait indéniable est que presque toutes les classes de notre peuple ont le sentiment croissant de vivre dans un Etat de construction archaïque. Les hommes qui ont à décider de la paix ou de la guerre sont changés comme des employés de chemins de fer ; c'est pourquoi nous pouvons nous demander pourquoi soudainement, depuis un mois, c'est Michaelis l'homme en qui nous devons avoir confiance. Le fait qu'il soit apparu ainsi sur la scène politique, sans accord préliminaire avec les représentants du peuple, est quelque chose d'inouï au milieu de la guerre. La monarchie flatte le peuple et s'en sort, mais elle ne l'écoute jamais. La monarchie donne au peuple un caractère impérial de la même façon qu'elle envoie un gouverneur dans les colonies avec l'ordre : "Va et gouverne !" Comme si gouverner consistait en une activité isolée dont chacun est capable, sans aucun rapport de bonne volonté avec les gouvernés. La tâche du nouveau venu aurait été considérablement plus facile s'il nous était apparu moins vacuoleusement et non comme un présent qu'on nous aurait fait d'en haut.

Plus loin M. Naumann déclare ne pas croire à l'énergie du nouveau chancelier.

Il craint évidemment que dans ces circonsances son "Europe centrale" ne se réalise pas. Aussi s'exprime-t-il en ces termes au sujet des futures négociations de paix :

Quels sont donc les hommes qu'enverra au congrès de la paix le nouveau chancelier ?

Même si nous partons de ce point qu'il n'ira pas lui-même et y enverra MM. Heffterich et von Kuhlmann, c'est toujours lui, le chancelier impérial, qui, d'après la Constitution, reste responsable. Aussi bien le peuple est-il étonné et sans doute aussi horrifié qu'une aussi lourde responsabilité soit placée sur les épaules d'un homme que personne n'a tenu jusqu'ici pour un connaisseur en fait de politique étrangère.